

en la parfaite appréciation de sa supériorité. Tels ont été aussi Racine, Corneille, Molière et Lafontaine : ils n'ont pas été des demi-dieux de leur vivant, et c'est pour cela qu'ils sont encore debout sur le piédestal où les a placés la postérité. Comme lui, ils ont trouvé dans la naïveté de leur foi littéraire et artistique, le grand secret de l'art et de la nature ; comme lui, ils ont donné toute leur âme à cette muse jalouse qui ne veut point d'adorateurs distraits ou d'amants timides ou intéressés.

Mais Shakespeare ignorant les règles symétriques qui tyranniseront longtemps le monde des lettres et dont son exemple et l'exagération de ses imitateurs ne nous ont peut-être que trop complètement affranchis, Shakespeare, qui avait en même temps l'intuition des grands principes de l'art, sur lesquels toutes ces règles avaient été plus ou moins basées, a eu par là un immense avantage sur tous les poètes du siècle de Louis XIV. Rien ne lui était interdit par l'usage ni par la législation du Parnasse ; mais, à défaut de cette législation, il avait, dans le choix de ses moyens et de ses ressources, le génie pour guide. Ce n'est point précisément parce qu'il a négligé ces règles, c'est parce qu'il a su définir leur but et l'atteindre sans les suivre, qu'il a triomphé là où bien d'autres après lui n'ont fait que corrompre le goût public.

Sa patrie elle-même, d'abord séduite par ses succès, ne devait pas longtemps rester soumise à ses exemples. Le Shakespeare de Dryden et de Davenant ne ressemble guère plus au vrai Shakespeare que celui de Ducis et lui ressemble moins que celui d'Alfred de Vigny. Là comme en France, on se mit à faire une certaine toilette à celui que Voltaire appelait un barbare. Ce ne fut que plus tard qu'on eut le courage de retourner au vieux texte, et il fallut pour cela les transformations sociales qui ont imprimé un si remarquable élan à toutes les littératures de l'Europe.

Ce qu'on a appelé le style descriptif, puis le romantisme, ce qu'on appelle aujourd'hui le réalisme, ce sont autant de protestations, les unes exagérées, les autres légitimes, contre l'ennui qui, selon Voltaire, naquit un jour de l'uniformité : ce sont autant de manifestations de cet équilibre littéraire dont Shakespeare s'est fait un jeu plutôt qu'un principe, une nature plutôt qu'un système. La cause de ces réactions, si naturelles à la curiosité anglaise et à la vivacité française, est toute entière dans ce vers de Clément, l'ennemi de Voltaire :

" Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ? "

Maïs est-ce à dire qu'elles doivent entraîner avec elles tous les principes, justifier toutes les extravagances, noyer l'art et l'idéal dans tout ce que le réalisme a de plus ignoble ?

Shakespeare, s'il vivait encore, serait le premier à réclamer, le premier surtout à opposer à la perversion du sens moral, à la corruption du goût, cette glorieuse trinité du vrai, du beau et du bien dont il fut le sectateur longtemps avant que Cousin en eût exposé la théorie. La majesté du bien, la splendeur du vrai, se tiennent et se touchent dans ses productions. Le bien moral est toujours au fond de sa pensée et éclate au milieu des scènes où le mal triomphe par une réprobation aussi éclatante qu'attendue. C'est Claudius qui veut prier et qui ne peut, Claudius qui expose en deux mots la question du repentir et du pardon :

" May one be pardon'd and retain the offence ? "

C'est cet autre cri du grand coupable :

" My words fly up; my thoughts remain below : (*)

" Words without thought never to Heaven go."

C'est le remords plus terrible que la goutte de sang sur la main du criminel, le remords qui évoque des spectres moins affreux que lui-même ; c'est l'avare Shylock, le seul de tous les coupables qui n'ait ni honte ni remords, et qui est justement puni par les pleurs qu'il verse, comme le crocodile de la fable pour le mal qu'il n'a pas pu faire.

Aussi, Messieurs, avez-vous raison d'appeler votre poète le poète du monde et des siècles, avez-vous raison de mettre aujourd'hui sous sa protection cette plus intime union des diverses sections de la famille canadienne que vous êtes désireux de voir s'établir et que j'appellerai, moi aussi, de tous mes vœux et salvant avec un enthousiasme égal au vôtre la grande mémoire de l'homme dont le nom, les images et plus encore l'esprit et la pensée remplissent aujourd'hui cette salle.

DISCOURS DE M. McGEE.

M. le Président, Mesdames et Messieurs,

Lorsque le monde entier a destiné ce jour à célébrer la mémoire du plus grand génie qui ait jamais pris pour organe de sa pensée la langue que nous parlons, il eût été bien étrange que cette ville seule eût gardé le silence. Notre fête peut bien ne pas être tout ce que nous aurions désiré qu'elle fût, mais toujours pouvons-nous dire que Montréal n'est point rayé de la carte de cette partie des domaines de Shakespeare qui se trouve en Amérique. (Rires et appl.) Vous avez convié à cette fête de la reconnaissance publique les deux langues du Canada, et celle que mon honorable ami parle avec tant d'élégance, et celle que Shakespeare parlait lui-même, la seule peut-être dont il fût bien maître, si ce n'est excepté le langage universel de la nature, dont il fut un des plus fidèles et des plus heureux interprètes. (Appl.) Vous m'avez appelé à faire

(*) Nous risquons cette traduction :

" Ma voix monte vers Dieu, mon cœur reste ici bas,
Les mots sans la pensée au ciel n'arrivent pas."

un part dans cette démonstration, et j'y suis venu comme un débiteur qui va rendre compte à son créancier, comme un parent pauvre et éloigné qui se rend à la fête du chef de la famille, comme un écolier qui va porter ses hommages à son maître, comme un héritier en loi, ou plutôt en littérature, qui s'acquitte, quoique d'une manière bien imparfaite, de ce qu'il doit au riche testateur qui lui a laissé des trésors qu'il n'aurait jamais pu ni même espéré acquérir à la sueur de son front. (Appl.)

On sait peu de chose de la vie et de la famille de Shakespeare, et il règne à ce sujet plusieurs versions contradictoires. Sa mère, Mary Arden, appartenait à une bonne famille du comté de Warwick ; son père, John Shakespeare, aurait été d'abord boucher, puis gantier ; on le retrouve plus tard éch. vin, puis propriétaire, puis enfin gentilhomme, ce qui témoigne, à tout prendre, d'une lutte assez heureuse avec le sort, et d'un progrès assez soutenu dans l'échelle sociale.

Le fameux écusson de Shakespeare, objet de l'ambition du fils et destiné probablement à satisfaire la vanité du père, prouve qu'il y avait dans cette famille, peut-être du fait de la mère Mary Arden, peut-être aussi par une des merveilleuses conceptions du poète lui-même, le désir bien arrêté d'affirmer et de maintenir ses titres à la position de *country gentleman*. Shakespeare, qui a laissé aux quatre vents du ciel sa réputation poétique, sans s'occuper de ce qu'il en adviendrait, Shakespeare qui laissait imprimer de son vivant un *Hamlet* défiguré, et un *Othello* apocryphe, s'occupait cependant beaucoup de son écusson et de je ne sais quels parchemins ! Est-ce qu'on doit lui en garder rancune ? J'espère que non. La plus belle chose que la langue anglaise ait jamais exprimée (plus belle qu'*Hamlet* ou qu'aucune création du grand poète) c'est ce noble mot de *gentleman*, et il n'y a pas à s'étonner de ce que chaque homme de génie qui a parlé notre langue depuis Shakespeare jusqu'à Walter Scott, ait tenu si fortement à ce titre glorieux.

Shakespeare reçut son éducation au peu d'éducation qu'il eut jamais, à l'école de grammaire de Stratford ; il épousa à 18 ans Anne Hathaway, et son insuffisante biographie nous fait voir que dans le tumulte de la vie littéraire de Londres, aux splendeurs de la cour d'Elizabeth, dans la société de Ben Jonson, de Dayton et de Barhage, son cœur soupirait après les champs et les sentiers solitaires de Stratford où se trouvait son premier et dernier amour, Anne Hathaway. (Appl.)

Je ne crois pas me rendre coupable d'exagération en disant que l'esprit de Shakespeare a toujours été plus préoccupé de l'établissement de sa famille à Stratford, à Shotton ou à Shirley que de la gloire de ses œuvres ; et que de porter le titre et les honneurs d'un gentilhomme du comté de Warwick était plus l'objet de son ambition que d'être réputé le premier poète de l'Angleterre. Il paraît avoir été plus honteux que glorieux de son mérite comme acteur, avoir eu pour sa réputation d'auteur dramatique une étrange indifférence, et avoir été surtout inquiet de sa maison de New Place, de son écusson, de son rang de *squire*, et enfin de sa tombe protégée par une cuirasse dans l'église de Stratford. Étrange puissance du temps et du milieu dans lequel on vit ! Charme indicible de l'usage et des traditions !

Shakespeare du reste paraît avoir vécu largement, quoique sans prodigalité et ne pas avoir ignoré l'art de faire quelque argent. S'il faut en croire les caucans des biographes, ni l'équitation, ni l'escrime, ni même un certain degré de dissipation ne lui furent étrangers. Tel fut l'homme, parait-il, dans sa vie intime : habile, entreprenant, accompli, brave et hardi ; plus soucieux du présent que de l'avenir, gai dans le commerce des hommes, mélancolique et contemplatif jusqu'à la tristesse dans la solitude, en un mot un abégé de l'humanité entière, l'homme vraiment à qui l'on pourrait dire : " Regarde dans ton propre cœur, et écris ! " (Appl.)

Quant à sa fortune, il mourut dans sa ville natale, dans l'aisance sinon dans la richesse, à l'âge de 52 ans. Pour ce qui est de sa philosophie, sujet bien autrement vaste, il serait tout à fait impossible d'en faire une esquisse dans les bornes prescrites à un discours de ce genre. En religion, quoiqu'il vécût dans un milieu dominé par l'influence de la réforme, on discute encore s'il fut catholique ou protestant.

En politique, il était monarchique et constitutionnel, ennemi de l'intolérance comme on peut le voir par les discours de Falstaff dans Henry V ; il aimait le peuple comme on peut le voir aussi dans le discours de la reine Catherine, en faveur des classes ouvrières. Dans son théâtre historique, tandis qu'il n'a pas épargné des démagogues comme Jack Cade, il a rendu justice aux tribuns sincères comme Brutus. A Shakespeare plutôt qu'à tout autre écrivain de notre langue, appartient l'honneur d'être un esprit complet et parfaitement équilibré ; Milton est quelquefois fanatique, Dryden est trop partisan, Byron, trop souvent cynique, tandis que semblable à ces statues des Dieux Assyriens, quo des familles récentes ont rendues au jour, notre grand génie paraît assis sur un trône élevé d'où, calme et impassible, il pénètre de ses regards toutes les parties de l'espace avec une majesté presque effrayante tant elle est au-dessus des allures ordinaires de l'humanité. (Appl.)

L'originalité de Shakespeare est maintenant admise de tout le monde. Ses œuvres ne ressemblent à rien de ce qui les a précédées, à rien de ce qu'ont fait les Grecs, les Romains ou les Italiens. La fusion de la comédie et de la tragédie dans une même scène, le dialogue des fossoyeurs dans *Hamlet*, et les réparties du fou du roi Léar, sont aussi neuves et originales, qu'une église gothique construite à un temple grec. La profondeur de ses pensées ne le cède qu'à leur variété ; et nous pouvons dire de lui en toute sûreté, qu'il n'est dans la vie ni dans la littérature, ni sujet, ni thème, dont il ne nous ait laissé le type le plus parfait et le plus durable.